

que dans les Pyrénées et dans les Alpes on employait des ânes pour franchir les passages les plus escarpés et transporter les marchandises à travers des chemins et des sentiers affreux. Je comprends très-bien que l'âne soit apte à rendre des services de ce genre ; mais j'ai aussi vu, je ne sais dans quel livre, qu'il y avait en Asie des ânes de selle fringants, rapides et capables de suivre et de laisser un bon cheval ; cela me semble un peu fort, à moins que la race asiatique ne diffère entièrement de la nôtre.

M. DE MORSY.—Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez, mon ami, adressé une question à peu près pareille relativement aux chevaux de luxe comparés aux chevaux communs. Eh bien ! tout ce que je vous ai dit des modifications que le climat, la nourriture, les procédés de l'homme ont fait subir à l'espèce chevaline, vous pouvez l'appliquer à l'espèce asine.

L'âne, comme le cheval, est originaire d'Asie, où l'on retrouve encore à l'état sauvage le type primitif de cette précieuse tribu de mammifères. Ce sont les qualités mêmes de l'âne qui ont causé son malheur. Il est doué d'une telle force de réaction contre la misère et la douleur, que l'homme a toujours semblé se faire un jeu d'abuser du tempérament, des forces, de la sobriété de son malheureux esclave. Il n'est pas dans toute la création une autre famille d'animaux qui, réduite à la condition de l'âne, eût résisté pendant un siècle, elle serait depuis longtemps anéantie.

Mais si dans les contrées où, comme ici, il est traité avec une inhumanité révoltante, où il n'est ni nourri ni pansé, où les femmes, fatiguées de le battre, prennent une épingle pour le piquer jusqu'au sang, l'âne s'est maintenu et multiplié, sa taille s'est toute fois rabougrie, il a perdu sa vivacité, sa souplesse, sa vigueur, son intelligence ; il est devenu une espèce de mécanique insensible, qui va jusqu'à ce qu'elle se brise.

Sans aller chercher des exemples en Asie, il y a dans les départements de la Vendée, de la Charente, de la Vienne, de nombreux haras où de magnifiques ânes sont élevés et entretenus. Ces beaux animaux, de la taille d'un cheval moyen, et toujours payés de quinze cents à six mille francs, peuvent nous donner une idée des ânes d'Orient, qui, grâce aux soins dont ils sont l'objet, joignent à l'élégance des formes une vigueur extraordinaire. Agiles, infatigables, ils franchissent au galop avec leurs cavaliers des terrains montueux, semés de rochers et de fondrières, qu'un cheval traverserait péniblement au pas, et souvent ils fournissent ainsi des traites de 20 lieues par jour.

CHARLES.—L'ÂNE N'EST-IL PAS BEAUCOUP PLUS SENSIBLE AU FROID QUE LE CHEVAL ?

M. DE MORSY.—Oui et non. S'il supporte mieux que le cheval les brusques variations de température, il paraît positif qu'à mesure que l'espèce asine s'éloigne des contrées chaudes, elle s'appauvrit à chaque nouvelle génération. Pour conserver, en France, la race dans toute sa beauté et dans toute sa force, il faudrait donc la régénérer continuellement par l'introduction de sujets tirés, sinon de l'Asie, du moins des provinces les plus méridionales de l'Italie et de l'Espagne.

DES MOUTONS.

LÉONIE.—Je vois là-bas toute une armée de moutons ; sont-ils à vous M de Morsy ?

M. DE MORSY.—Oui mon enfant.

CHARLES.—Vous ne soumettez donc point les moutons au régime de la stabulation permanente ?

M. DE MORSY.—Je crois qu'à la rigueur un cultivateur pourrait tenir des moutons renfermés ; mais je suis également convaincu que les frais seraient considérables et absorberaient au moins les produits du troupeau.

AUGUSTIN.—En quoi donc, Monsieur, consisteraient ces frais si considérables ?

M. DE MORSY.—D'abord, il faudrait des bâtiments excessivement spacieux et une nourriture aussi variée qu'abondante. Les étables devraient être assez grandes pour que les moutons puissent y prendre l'exercice dont ils ont impérieusement besoin. D'un autre côté, le fermier n'utiliserait plus les herbes qui croissent spontanément dans les champs après l'enlèvement des récoltes, parce que ces herbes ne sauraient être cueillies et apportées à la ferme sans exiger une main d'œuvre énorme ; en sorte que l'entretien d'un troupeau de moutons nécessiterait une dépense hors de proportion avec les bénéfices réalisables.

Le pâturage est donc le seul régime qui puisse convenir à la fois aux moutons et offrir au propriétaire la perspective de rentrer largement dans ses déboursés.

Le mouton est le plus délicat, le plus impressionnable de tous les animaux domestiques ; il est exposé à une foule de maladies et d'indispositions, et exige par conséquent des soins et une surveillance de tous les instants.

Aussi le berger n'est-il pas un domestique ordinaire, et ce n'est pas au premier venu que l'on peut confier la garde d'un troupeau.

Les gages d'un bon berger surpassent en général dans une grande exploitation ceux des laboureurs et des autres serviteurs de la maison. Ce n'est que justice, puisque, pour rem-

plir convenablement son emploi, il doit réunir des qualités peu communes et des connaissances spéciales.

D'abord, il est de rigueur qu'un berger aime son état. S'il ne porte pas à ses bêtes une véritable affection, il ne s'occupera pas d'elles avec cette constante sollicitude dont il est appelé à faire preuve jour et nuit, et sa patience doit égaler sa vigilance ; car le mouton est un animal stupide dans toute l'exception du mot : il ne comprend pas ce qu'on veut de lui, et ne sait éviter aucune espèce de danger. Qu'un loup affamé se précipite au milieu d'un troupeau, c'est à peine si les moutons cherchent à se dérober à sa dent meurtrière. Ils se pressent les uns contre les autres, et chacun cache sa tête sous le ventre de son voisin. Un bélier prend-il la fuite, tous le suivent en colonne serrée, s'embarrassent mutuellement dans leur course, et le loup les décime à son aise.

S'agit-il de sortir le matin de la bergerie, tous les moutons s'élancent à la fois vers la porte ouverte, deux ou trois s'y engagent à la fois, de manière à la boucher complètement et à se trouver pris comme dans un traquenard ; mais la queue du troupeau n'en continue pas moins à pousser la tête, et si le berger n'était là pour obvier aux accidents, la sortie et la rentrée des moutons ne s'effectueraient jamais sans blessures graves et mortelles.

Vous comprendrez facilement pourquoi avec des animaux d'instincts si bornés on ne saurait être pourvu d'une assez forte somme de patience ; s'irriter, s'emporter, se déprimer est peine perdue ; le mouton n'a ni assez de mémoire, ni assez d'intelligence pour distinguer une menace d'un mot d'amitié.

Voilà pour les qualités morales du berger ; vient maintenant le chapitre de ses connaissances spéciales.

Il doit être capable d'apprécier d'un coup d'œil l'état sanitaire de ses bêtes et les principaux symptômes des diverses maladies qui attaquent si fréquemment les moutons. Mais il ne lui suffit pas seulement de distinguer à son attitude, à son appétit déréglé, à son regard, une brebis malade entre cent autres, il faut qu'il sache arrêter les progrès du mal. Plusieurs maladies, telles que le vertiges, tuent un mouton en moins d'une heure, s'il n'est pas saigné à temps. D'autres cas exigent des opérations chirurgicales également promptes ; il est donc indispensable que le berger sache les pratiquer au besoin.

AUGUSTIN.—Mais, puisque le mouton ne pourrait vivre sans les soins de l'homme, comment l'espèce n'a-t-elle pas été anéantie dès les premiers âges du monde ?